

SACRILÈGE S'autorisant des rapprochements inouïs, l'écrivaine s'adresse à Lucifer par l'entremise d'un roman sur Roman (Polanski)

Ilen va du livre de Nathalie Rheims comme de son regard bleu diable : on s'y perd et on s'étonne d'apprécier cette sensation étrange et pénétrante. Bleu diable, c'est la couleur de l'oxymore. L'angélisme de l'azur matiné d'éclats méphistophéliques. Comme nul fantasma n'est interdit dès lors qu'il s'agit du Malin – et l'écrivaine le prouve assez dans ce texte –, il ne tient qu'à nous de décider que cette teinte existe. D'ailleurs c'est bien simple : on a eu cette couleur dans la tête de la première à la dernière ligne tandis qu'on suivait la propriétaire desdits yeux dans le dédale de sa conversation avec Lucifer. Nathalie Rheims a en effet convié le diable à un face-à-face. Dès la première page elle le tutoie, l'apostrophe et se mesure à lui. « *Nous avons rendez-vous, je ne te l'ai pas dit* », écrit celle qui porte autour du cou une médaille où est gravée cette phrase de Victor Hugo : « *De vos mains grossières, parmi les poussières, écrivez, sorcières : Abracadabra.* »

Cette rencontre avec le diable ne peut avoir lieu qu'à travers un autre, explique-t-elle. Ce sera Roman. Le cinéaste dont elle n'écrit pas une fois le patronyme mais 666 fois le prénom – on n'a pas compté, mais c'est le genre de chose dont est capable celle qui confesse un certain goût pour les forces sataniques... Le prénom Roman est tout à la fois l'alibi et le sésame pour mener à bien – ou plutôt à mal – sa quête du diable. C'est la cérémonie des Césars, le 28 février dernier, qui lui a permis de trouver ce Faust. « *J'accuse avait été nommé douze fois. C'est beaucoup. Mais lorsque arrive le moment de le nommer, pas de nommer, non, de nommer le César du meilleur réalisateur, Jean-Pierre Darroussin, chargé d'annoncer le choix des votants, s'autorise à faire semblant de ne pouvoir prononcer le nom de Roman. J'ai reçu ce geste en pleine figure. Il s'agit de rétablir sur une couverture de livre le prénom d'un artiste dont on a voulu censurer le nom.* » Elle décide alors de faire de Roman le sujet d'un roman. « *D'ailleurs, comment doit-on le prononcer : "roman" ou "Roman" ? Est-ce comme dans roman-tique ou comme dans roman-escape, où le "e" se cache tel un spectre ?* »

Au diable – parce qu'elle ne s'adresse qu'à lui – elle dit : « *Je l'ai choisi lui, pour être entre nous deux, car il est devenu le symptôme d'un mal qui ronge notre époque.* » Dans ce livre qui réussit à n'être ni à charge ni à décharge, elle pos-



Lundi à son domicile parisien. SERGE PICARD POUR LE JDD

Le Roman endiablé de Nathalie Rheims

tule l'existence d'un pacte entre le génie du cinéma et le diable, et s'évertue à identifier les contours de cet accord. Notre professionnelle du septième art ausculte à cette aune tous les films de « son » Roman, tentant de l'approcher à travers le détail d'une scène ou d'un décor. Sachant que c'est en découvrant *Rosemary's Baby*, le film qui propulse Polanski au sommet de Hollywood, qu'elle-même a compris que le diable existait – elle avait 14 ans. Sachant aussi que Polanski et elles ne se sont jamais parlé. Elle l'a croisé, un jour qu'elle dînait dans un restaurant avec Claude Berri, son compagnon d'alors. Un souffle glacé l'a étreinte. « *Ce froid qui signale ta présence* », dit-elle au diable.

Aujourd'hui, elle explore la biographie du cinéaste en repérant « les lignes de brisure dans son destin » qui signifieraient sa complicité avec le prince des ténèbres, à l'instar de cette nuit du 8 au 9 août 1969, quand sa femme, Sharon Tate, enceinte de huit mois, fut poignardée de seize coups de couteau.

Nathalie Rheims s'autorise des rapprochements inouïs. « *La logique est à l'opposé de ce qui*

m'attire dans la magie des coïncidences, dans le charme du hasard lorsqu'il échappe à la nécessité. » La raison s'incline devant elle. Et c'est

« *Tout est si mêlé, dans mes pensées, comme un enchaînement fatal et linéaire* »

cela qui fait la force de ce livre. L'écriture est habitée. « *Tout est si mêlé, dans mes pensées, comme un enchaînement fatal et linéaire.* » Elle suit « le fil si tendu et si fin de cette succession de circonstances fortuites. Je ne pourrais pas le démontrer, mais je pense que certains événements sont reliés par ce fil. L'incendie de Notre-Dame. La soirée des Césars. Et finalement la pandémie. Aujourd'hui se réalise sous mes yeux la rencontre entre ces trois forces qui finiront

sans doute par s'annihiler : le feu qui couve dans la "forêt", sous les toits de Notre-Dame ; la rage qui enfle dans le désir de lynchage d'un symbole ; la panique qui s'empare de l'humanité entière devant la menace de sa propre extinction, devant ce virus transmis par une chauve-souris, l'un des animaux fétiches de ton bestiaire ».

Vous ne voyez pas le lien ? Ouvrez ce livre sur la couverture duquel trône l'encrier doré à l'effigie du diable qui jamais ne quitte l'écrivaine. Elle l'a acheté dans une brocante au coin de sa rue ; elle précise avoir tout de suite su qu'il était fait pour elle, et dans le même temps compris qu'il n'aurait pas son âme « aussi facilement ». L'ouvrage restitue cette ambivalence. « *Si tu le souhaites, je te garderai captif entre ces pages, tu seras mon objet, mon insecte. Je vais t'épingler, t'étudier, t'observer jusqu'à l'épuisement. Je veux te connaître, te comprendre, te raconter à ma manière.* » De l'audace, de la toute-puissance, mais également de la soumission – car tout est dans le « *si tu le souhaites* »... Il faut voir aussi comment elle retourne l'argument du sacrilège :

« *Tu ne peux pas imaginer un instant que je puisse m'intéresser à quelqu'un d'autre que toi. Avoir accès au Diable est un tel privilège que ce serait en quelque sorte un blasphème que de se disperser sur d'autres sujets.* » Le privilège du diable, ça lui va bien, à Nathalie Rheims. Ce qui nous va bien à nous, c'est qu'elle sera parvenue à mettre mille et un mots sur le cas Polanski sans qu'aucun d'eux ne soit porteur d'un jugement moral. Ça change. Au diable ceux qui s'en indigneront. ●

ANNA CABANA



ROMAN
NATHALIE RHEIMS, LÉO SCHEER, 156 PAGES, 16 EUROS.